Dracula,
Dracul, Vlad?, bah...

Alberto
Breccia

Préface de Carlos Sampayo

Les Humanoïdes Associés

Alberto Breccia

Alberto Breccia est né le 15 avril 1919 à Montevideo (Uruguay). À l'âge de trois ans, il va habiter à Buenos Aires avec sa famille ; son père, ouvrier spécialisé, travaille dans des grands entrepôts de conservation de la viande. Les Breccia s'installent à Mataderos, le vaste quartier périphérique des abattoirs. Les rues de Mataderos, ses hautes cheminées, ses immigrés, la petite délinquance, le tango envahissent alors l'univers de Breccia. Ils deviendront un élément fondamental et récurrent dans toute son œuvre. Adolescent, Breccia commence à travailler comme ouvrier. Durant les brefs moments de liberté que lui laisse son travail harassant, il lit avec passion et se consacre au dessin, activité qui le passionne depuis sa plus tendre enfance.

Le désir d'échapper à sa condition d'ouvrier le pousse à proposer ses dessins et ses bandes dessinées humoristiques à différentes revues qui, le plus souvent, les publient gratuitement ou en échange de rémunérations dérisoires. La recherche d'un travail de dessinateur se poursuit pendant plusieurs années, parallèlement à son emploi à l'usine. En 1938, la *Editorial Lainez* décide finalement de l'engager pour lui confier la réalisation d'une bande dessinée d'aventure. Aux prises avec un genre qui lui est totalement étranger, Breccia est contraint d'improviser en s'inspirant du style de dessinateurs nord-américains en vogue à l'époque : Hogarth, Andriola, Raymond... La collaboration avec la *Editorial Lainez* se poursuivra jusqu'en 1944.

Cette année-là, Breccia se marie. De son mariage naîtra en 1946 Enrique qui, plus tard, se consacrera lui aussi à la bande dessinée — il en sera de même pour ses deux jeunes sœurs, Christina et Patricia.
Après la fin de sa collaboration avec la *Lainez*, l'activité de Breccia se déploie dans des secteurs aussi différents que l'adaptation de films en bande dessinée, l'illustration de manuels scolaires et de livres pour enfants, ou divers travaux de publicité. Cette situation finalement précaire prend fin en 1946, quand il se voit confier *Vito Nervio*, une série policière à grand succès qu'il continuera à dessiner, chaque semaine, jusqu'en... 1959.

En 1957, Breccia est appelé pour enseigner à la *Escuela Panamericana de Arte*, ouverte quelques temps plus tôt à Buenos Aires par Enrique Lipszyc. L'autre enseignant de l'école n'est autre qu' Hugo Pratt, qui s'est installé en Argentine en 1946 et jouit déjà d'une grande notoriété grâce à *Sergent Kirk*. L'école formera au cours des années la nouvelle génération des dessinateurs argentins : José Muñoz, Walter Fahrer, Ruben Sosa, Mandrafina, etc. En cette même année 1957, Breccia fait la connaissance du scénariste Héctor Œsterheld qui lui propose de collaborer avec lui à la réalisation d'une nouvelle histoire. Encouragé par Pratt, Breccia accepte. De cette association naîtra *Sherlock Time*. La forte personnalité, l'intelligence et la grande créativité d'Œsterheld révolutionnent la manière de faire de la bande dessinée. Le récit s'écarte délibérément de l'opposition manichéenne entre le Bien et le Mal. Les deux pôles s'entremêlent dans l'histoire et chez les personnages pour former un ensemble inextricable et souvent contradictoire. La psychologie des personnages s'enrichit et se complique. Le héros cesse d'être un stéréotype monolithique et se voit revêtu de qualités nettement plus humaines : un mélange intime de forces et de faiblesses, qu'elles soient physiques, psychologiques ou morales. Confronté à ces conceptions totalement nouvelles, Breccia doit résoudre des problèmes formels inédits et adapter son moyen d'expression à ce nouveau contexte. Cela le pousse de plus en plus vers l'expérimentation de solutions graphiques et narratives originales. Cette profonde envie de nouveauté, la recherche de différentes voies graphiques adaptées à la narration ne le quitteront plus.

Les années suivantes le voient s'engager dans la réalisation d'un certain nombre d'épisodes de *Ernie Pike*, d'un western intitulé *Armas de fuego*, et d'une longue série de bandes dessinées pour la *Fleetway Publications* : la bande dessinée argentine est entrée dans une période de crise, et la quasi totalité de ses dessinateurs est contrainte de se mettre au service de la maison d'édition anglaise. En 1962, la revue *Misterix* entame la publication de *Mort Cinder*, d'après un scénario de Héctor Œsterheld. Durant cette même période, l'épouse de Breccia tombe gravement malade : de nombreux critiques ont lié l'angoisse qui émane des pages de *Mort Cinder* à celle de l'auteur devant la maladie de sa femme.

Sa situation économique se dégradant rapidement, Breccia, totalement engagé dans la lutte contre la maladie qui a frappé la personne qui lui est la plus chère, parvient difficilement à respecter les engagements que lui impose la publication hebdomadaire de *Mort Cinder*. Madame Breccia s'éteint en 1966, au moment où Alberto — avec un groupe de collègues — fonde l'*Instituto de Arte*, qui poursuit l'activité

d'enseignement de la *Escuela Panamericana,* lui adjoignant un programme culturel d'envergure : expositions de peinture, conférences données par d'illustres écrivains, théâtre et cinéma. L'initiative connaît un grand succès et l'*Instituto* compte jusqu'à 800 élèves ; pendant plusieurs années, Breccia se consacre exclusivement à l'enseignement. En 1969, il dessine avec son fils Enrique une *Vie de Che Guevara* d'après un scénario d'Œsterheld ; quelques jours après sa publication, le gouvernement du général Ongania séquestre le stock et détruit les originaux. En cette même année, toujours avec Œsterheld, Breccia réalise une nouvelle version de *l'Éternaute* pour l'hebdomadaire *Gente* (la première version avait été dessinée, avec beaucoup de succès, par Solano-Lopez) : cette histoire de science-fiction dénonçant le système politique et social est illustrée de façon résolument avant-gardiste. Après quelques épisodes, à la suite des protestations de lecteurs, la rédaction intime l'ordre aux auteurs de modifier radicalement la forme et le contenu. Devant leur refus, l'histoire se conclut prématurément.

En 1972, *Mort Cinder* et *l'Éternaute* sont publiés en Italie, et sont accueillis avec enthousiasme par le public. L'œuvre de ßreccia commence à être connue en Europe, et les deux œuvres deviennent bientôt des classiques de la bande dessinée. Dès lors, Breccia travaillera principalement pour le marché européen qui lui garantit une meilleure rétribution sans pour autant lui imposer de censure. En 1974, la revue italienne *Il Mogo* publie *les Mythes de Cthulhu*, adaptation en bande dessinée du célèbre cycle de H.P. Lovecraft. L'entreprise tient du défi : représenter " ce qui ne peut être vu ", la peur et l'horreur dans ce qu'elles ont d'indescriptible. De plus, pour la première fois, Breccia affronte les problèmes liés à l'adaptation d'une œuvre littéraire; la même année il adapte *le Cœur révélateur* d'Edgar Allan Poe. Ainsi Breccia jette un pont entre son activité de dessinateur et son amour pour la littérature. À plusieurs reprises il illustrera les textes d'écrivains renommés tel que Stevenson, Lovecraft, Poe, Papini, Jean Ray, ainsi qu'une série de nouvelles des plus grands auteurs latino-américains, parmi lesquels Borges, Onetti, García Marquez. Toujours en 1974, Breccia réalise *Un certain Danert* avec le scénariste Carlos Trillo. Le héros est un ex-policier marginalisé qui évolue dans la jungle de la banlieue d'une vaste cité. Les paysages, les cafés, la faune humaine sont ceux de Mataderos, le quartier d'origine du dessinateur.

En 1976, un coup d'état militaire ouvre l'une des pages les plus tragiques de l'histoire de l'Argentine. Pendant presque dix ans, le pays sera le théâtre d'enlèvements, de tortures et d'assassinats. Des dizaines de milliers de personnes s'évanouissent dans le gouffre des prisons et des camps de détention. Œsterheld est enlevé et disparaît à jamais, Breccia reçoit des menaces de mort. La liberté d'expression est inexistante, la seule allusion à cet état de choses peut coûter la vie aux imprudents qui s'y risquent. Durant cette période, Breccia réalise *Qui a peur des contes de fées* (adaptation des contes des frères Grimm) ainsi que *Buscavidas* et *Dracula*. Dans ces pages à l'aspect innocent, dans ces séries où le grotesque flirte perpétuellement avec le tragique, on devine — cachés dans un décor sombre et oppressant — crânes, corps tordus, scènes de torture, autant de détails qui sont comme des cris étouffés.

La guerre des Malouines donne le coup de grâce à la dictature militaire et sert de prélude au difficile retour à la démocratie. Avec le scénariste Juan Sasturain, Breccia réalise *Perramus*, une fresque vigoureuse dans laquelle il développe le drame vécu par le peuple argentin. L'horreur et la cruauté de la répression, la misère économique et morale, mais aussi la lâcheté et l'indifférence qui ont été, pendant des années, la toile de fond des souffrances d'un peuple. Cette analyse impitoyable d'un passé encore tout proche a pour but d'amener à la réflexion tous ceux qui l'ont vécu, témoigner et servir de terrible avertissement pour la jeune génération. C'est aussi un poignant hommage aux personnes qui y ont perdu la vie. *Perramus* est publié immédiatement en France, en Italie et en Espagne, et recevra en 1989, à Bruxelles, le prix d'*Amnesty International* récompensant la meilleure œuvre sur les droits de l'Homme.

La saga de *Perramus* a demandé plus de cinq ans de travail au dessinateur. Par la suite, Breccia revient à sa grande passion, la littérature. Il réalise un cycle d'illustrations pour le roman d'Umberto Ecco, *le Nom de la rose,* puis adapte en bande dessinée la nouvelle *Informe sobre ciegos* de l'écrivain argentin Ernesto Sábato. Il réalise aussi une suite d'illustrations pour *Martin Fierro*, un grand classique de la littérature argentine.

Alberto Breccia, dérisoire pied de nez à son ingrat destin, meurt durant l'hiver 1993, à l'heure des honneurs tardifs et de la reconnaissance.

Dracula,...

Alberto

Breccia

Dracula, Dracul, Vlad?, bah...

Les Humanoïdes Associés

Préface

Le personnage qui inspira Bram Stoker et le conduisit à dépasser le roman gothique pour engendrer le roman d'épouvante, se nommait Vlad Tepes, ou encore Vlad Dracul, selon que l'homme qui s'adressait à lui était victime ou bourreau; pure question de point de vue. Il fit empaler des dizaine de milliers de soldats turcs vaincus, pour son plaisir personnel et celui de ses intimes, lesquels semblaient porter au sang versé une sorte de vénération. Que le modeste secrétaire et écrivain irlandais se soit nourri de ce fait pour concevoir son Dracula peut certes n'être qu'une simplification réductrice de ces atrocités quasi avérées; quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins une allégorie à laquelle s'identifient tous les vampires et suceurs de sang de l'histoire des morts — nés ou morts — vivants.

En 1982 et en Argentine, Alberto Breccia entreprit de dessiner sa version personnelle de Dracula; il devait terminer un an plus tard, en synchronisme parfait avec la dernière période de la dictature militaro-financière qui avait mis ce pays à genoux pendant sept ans. Encore que seul l'avant-dernier épisode fasse directement allusion à la férocité de cette organisation d'assassins, la totalité de cette œuvre constitue la riposte personnelle de Breccia à la situation que vivaient à l'époque les Argentins, dont le principal protagoniste était, précisément, le sang. Dans le silence de sa maison du quartier de Haedo, Breccia, pris de colère froide et d'indignation à peine masquée, tissa une tapisserie grotesque et tragi-comique, en s'autorisant le plaisir bien innocent de la mise en couleurs du matériel. Cependant, la junte laissait derrière elle 30 000 victimes qui venaient s'ajouter à toutes celles à qui Dracula, sous ses différents avatars, avait sucé jusqu'à la dernière goutte de sang. Et aux nombreux millions de celles à qui le sang avait été soutiré goutte à goutte, avec toute la violence qu'imposent le silence forcé, la somission résignée et la fatalité érigée en maîtresse absolue.

La nuit, le désert n'est plus si désert. Sous le manteau protecteur des ténèbres, et avec la froide détermination qu'instille la quête du plaisir, les vampires pourchassent leurs proies futures au volant de voitures sans plaque d'immatriculation, fournies par la filiale argentine d'une puissante entreprise de Détroit. Faucon est leur marque. Faucon, oiseau de proie. Alberto Breccia avait

douloureusement pu constater de sa demeure, toute l'efficacité dont sont capables les vampires. Sa vision de Dracula s'enracine dans la fantasmagorie marquée au coin de la banalité quotidienne. Les tableaux dont le comte décore les murs de son château mettent en scène des situations faisant directement allusion au martyre vécu par la majorité des 30 000 disparus (martyre partagé par le nombre de ceux qui survécurent) et trace de même le portrait de ces bourreaux, qui sont la face obscure de l'humanité ou, pire encore, une humanité dont l'inhumanité aurait brisé ses chaînes. On ne peut s'empêcher de se souvenir que l'un des complices du monstre, un général, nullement psychopate, se glorifie d'avoir de ses mains éliminé plusieurs milliers de personnes. Tel le comte de Transylvanie, ce militaire, atteint d'un cancer, se refuse obstinément à mourir.

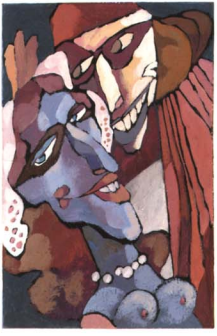
Comme tant d'autres artistes et intellectuels argentins qui se sont vus obligés de respirer le même air que les vampires, et de boire la même eau, Alberto Breccia, lui, se refusait obstinément à l'apathie, et à cette forme indigne de mort qu'est l'acceptation du silence forcé. De fait, l'artiste reçut plusieurs coups de téléphone de menaces. Ils n'eurent pas le temps de les concrétiser : la réalité des choses fut plus forte que leur gloutonnerie et ils se virent obligés de se retirer dans leurs châteaux, bâtis sur de fausses oubliettes et, qui sait, peut-être sur de faux cancers. Alberto mena à son terme sa version de l'histoire du Monstre d'épouvante et, aujourd'hui, nous pouvons nous régaler de la lecture de son livre. On peut affirmer sans crainte de se tromper qu'en choisissant délibérement le registre du grotesque et du bouffon, il s'est permis le luxe de ridiculiser tous les Dracula qui ont sévi tout du long de l'histoire de l'homme, seule chose au monde qu'ils voulaient surtout s'épargner. C'est là une prérogative accessible à tous, à condition de savoir y mettre toute la saveur et la distance émotionnelle requises; exigence impérieuse à laquelle Breccia a amplement satisfait.

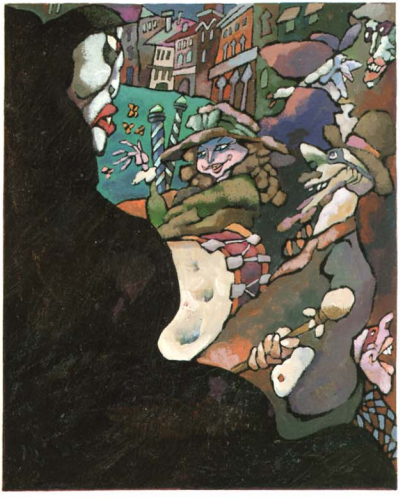
Le rare entêtement que montre la Bête à refuser d'envisager sa propre mort, carence qu'on peut sans peine vérifier à la lumière de la lecture des quotidiens, ne manque pas de souligner chaque jour le crucial besoin que nous avons d'un tel chef d'œuvre, et dit assez toute sa vigueur, son actualité et sa durable validité.

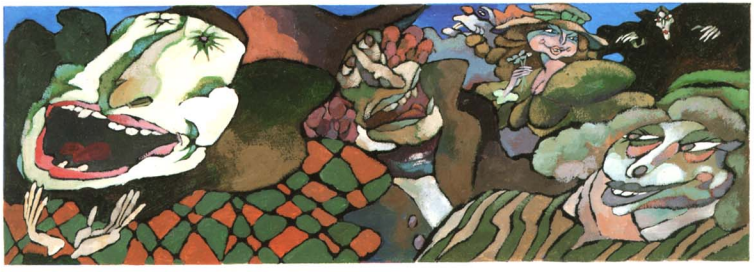
Carlos Sampayo

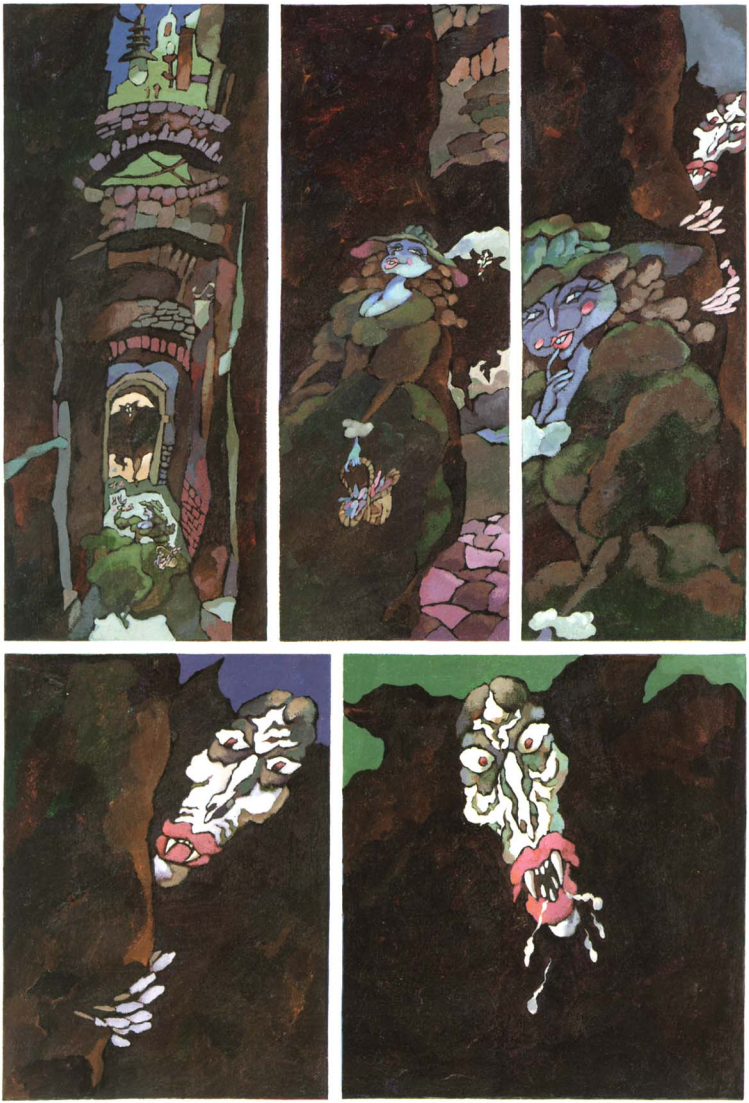
DRACULA

La Dernière nuit du Carnaval

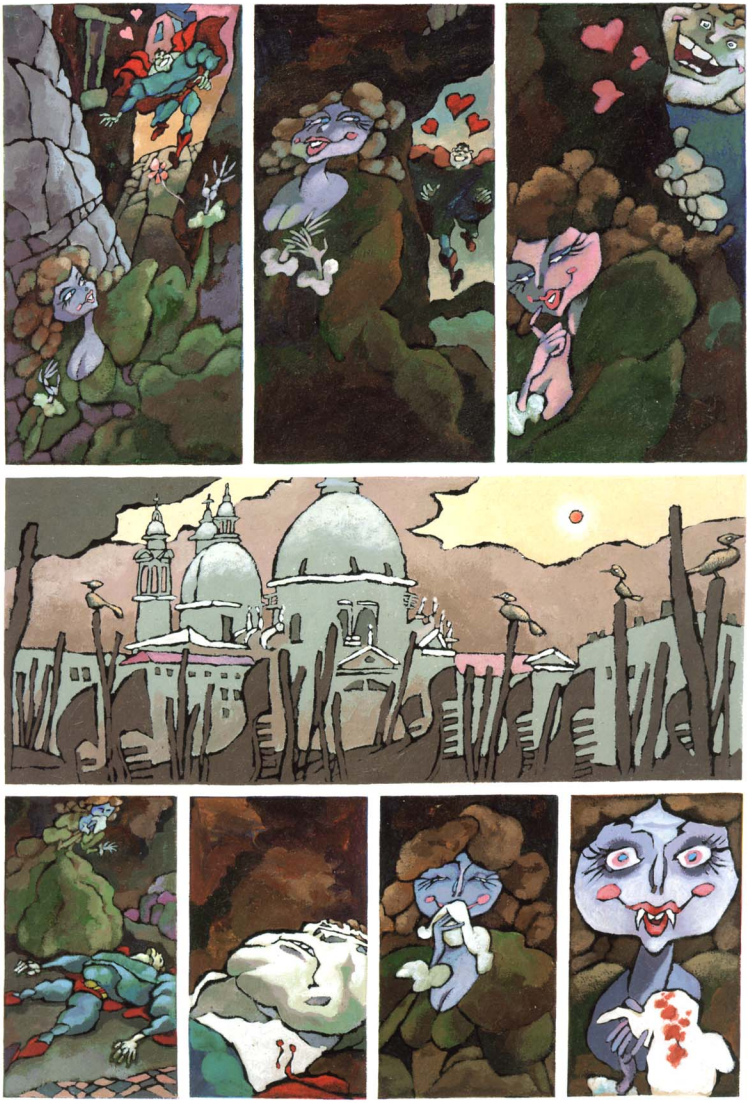






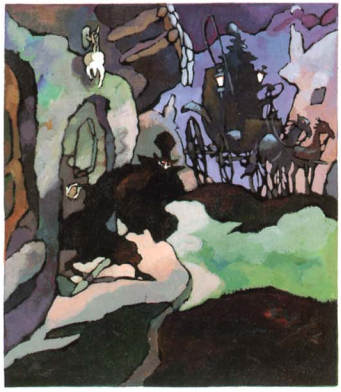


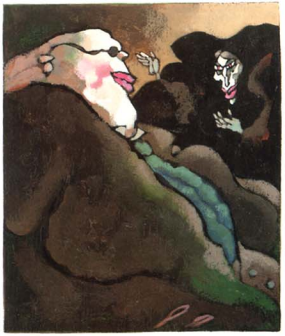
SOS

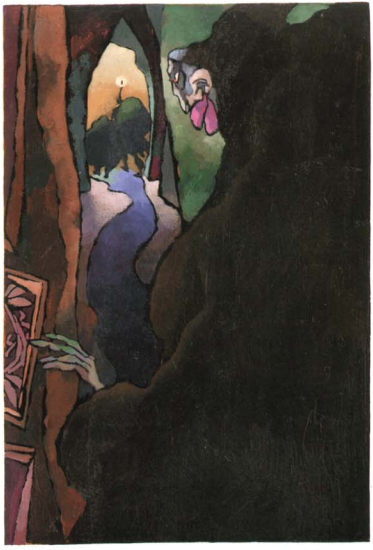


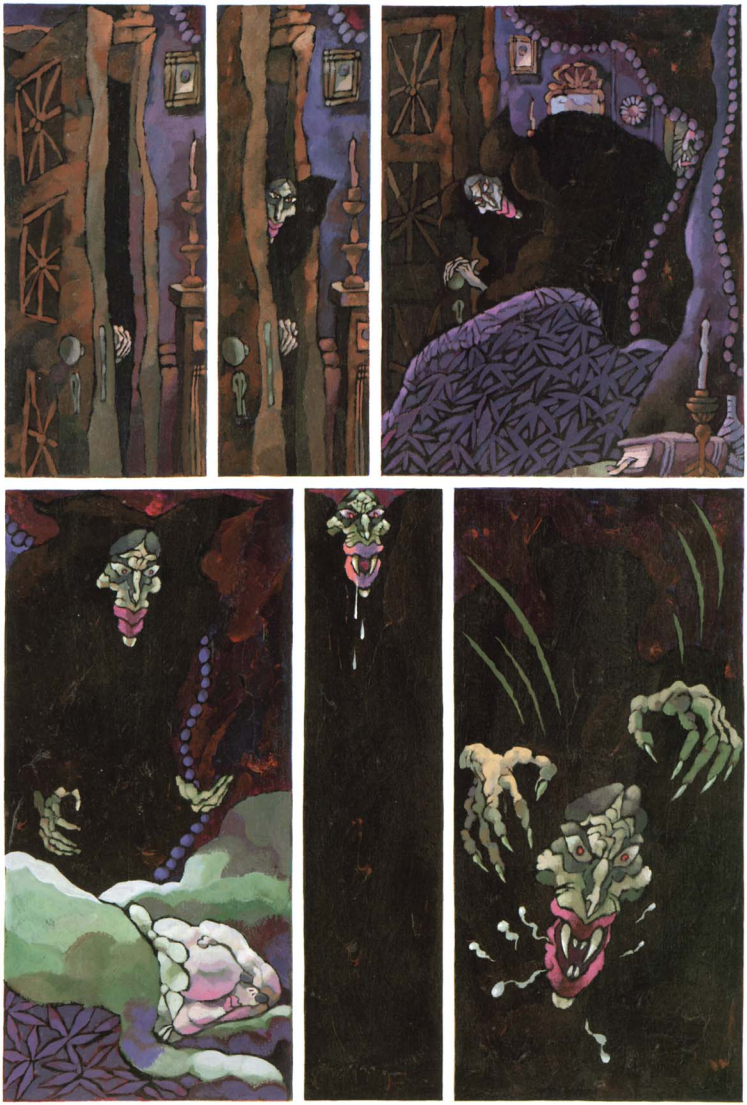
DRACULA

Latrans canis non admordet





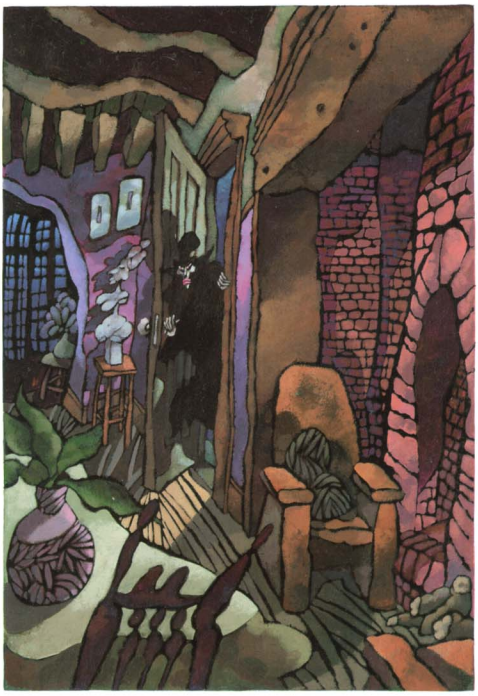


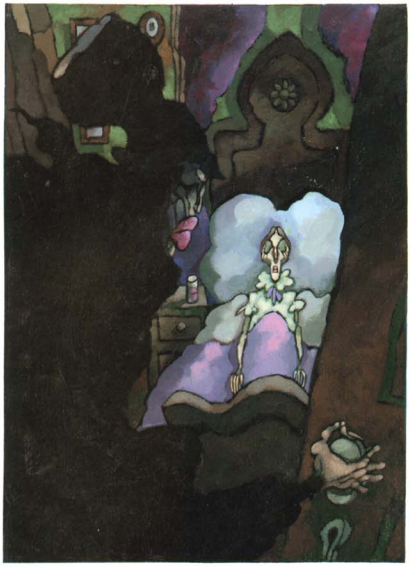
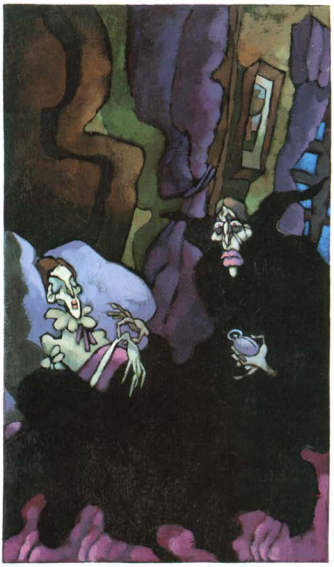


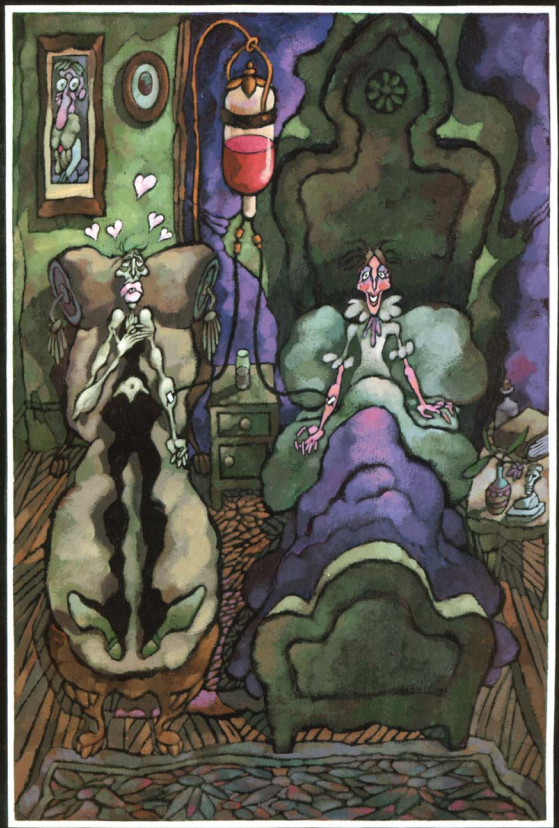
DRACULA

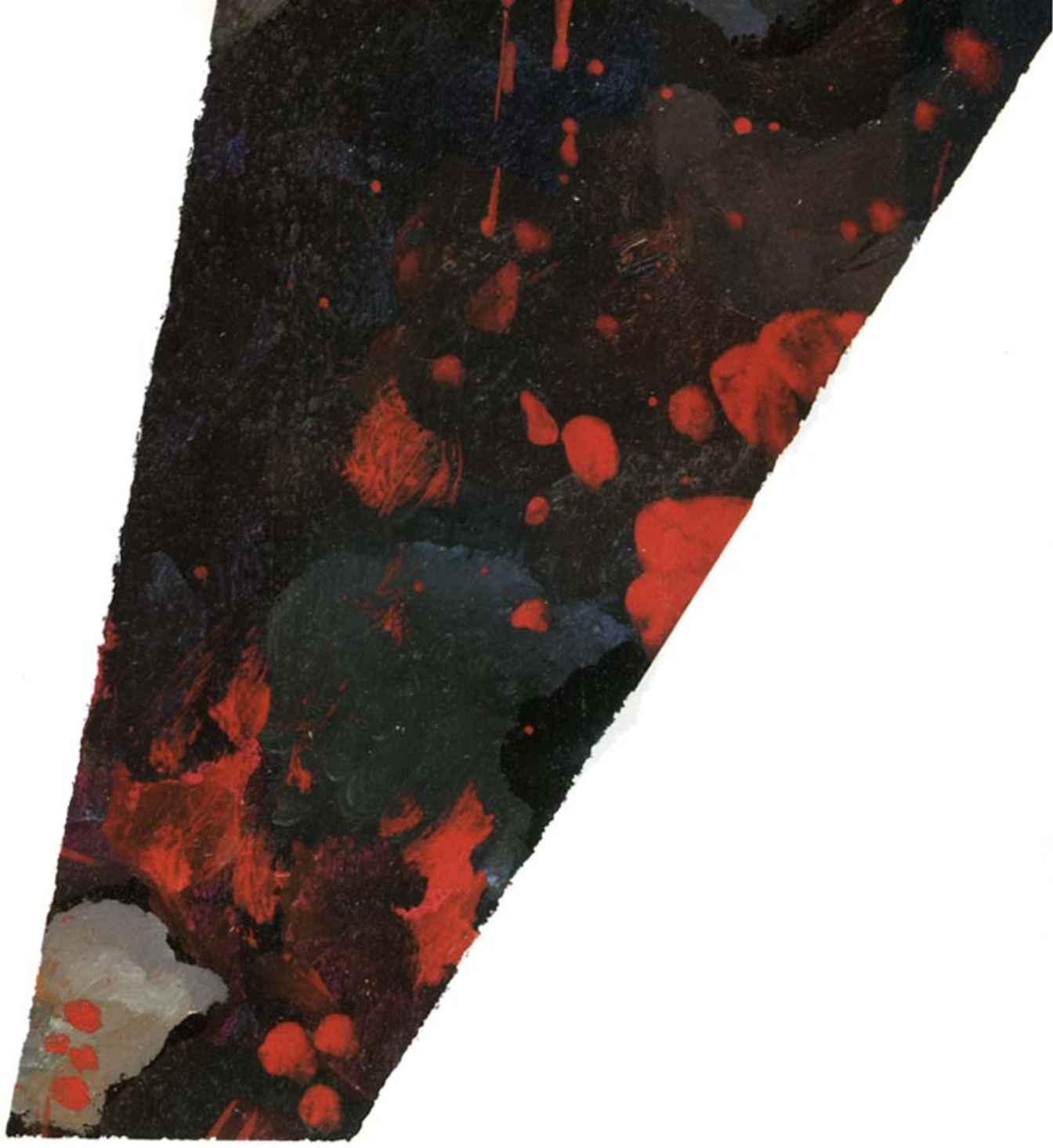
Un Cœur doux et éploré

CHUUUK!



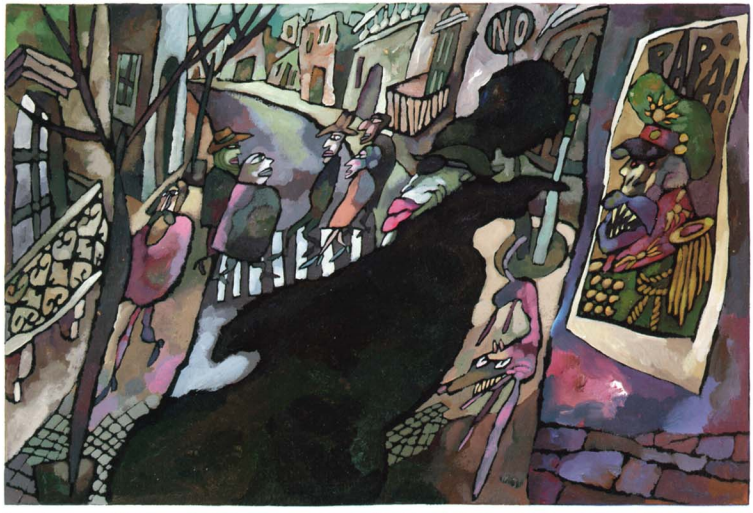



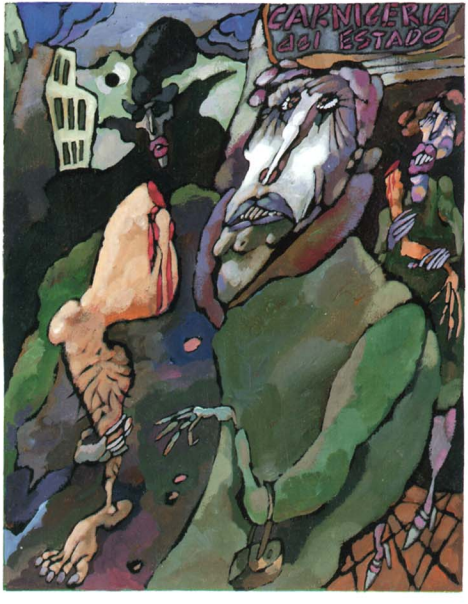


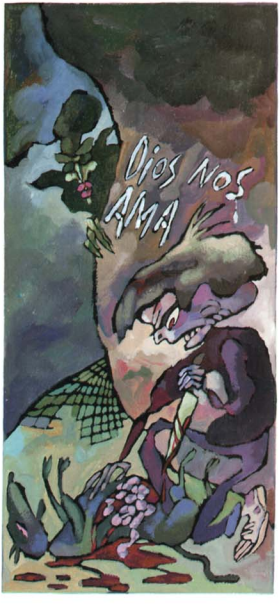


DRACULA

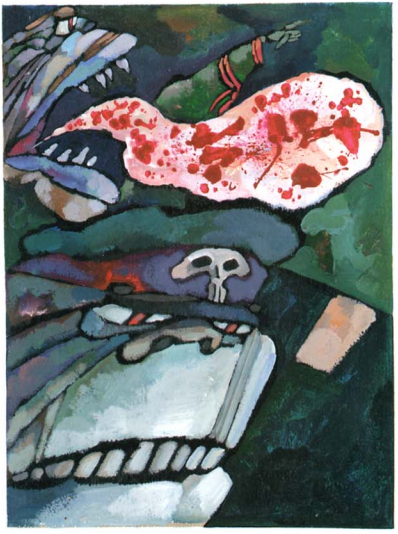
Je ne suis plus une légende


NO
PAPÁ!


CARNICERIA
del ESTADO


Dios nos
AMA

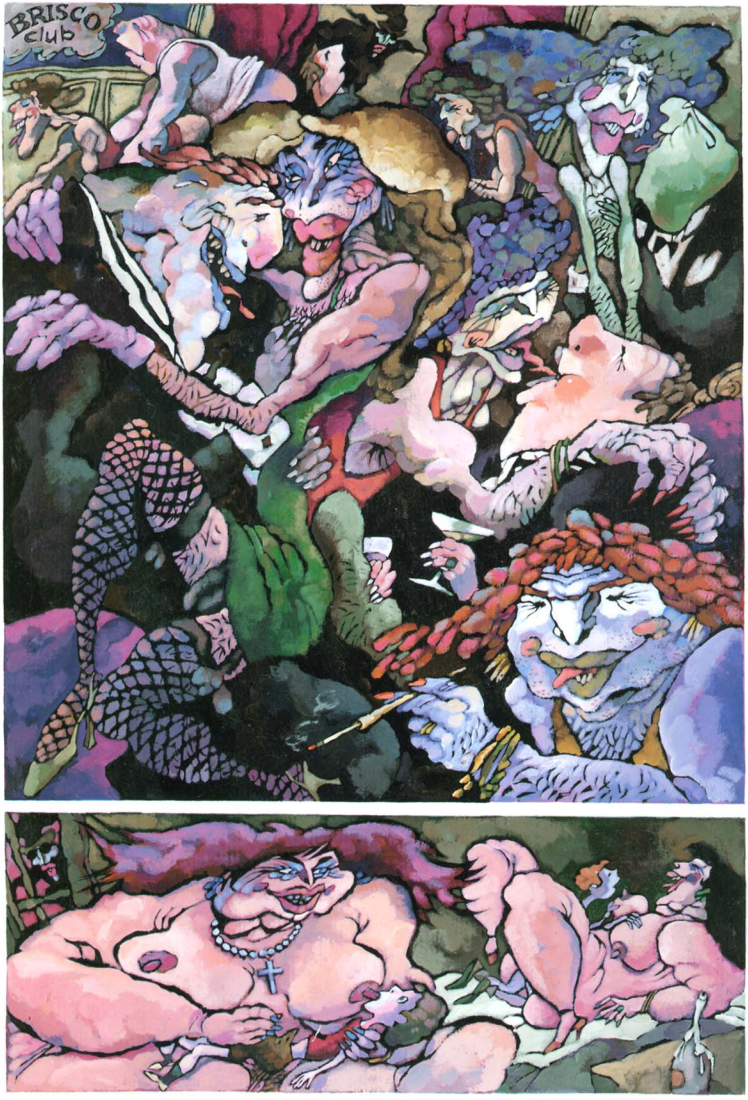
PAZ
PAN

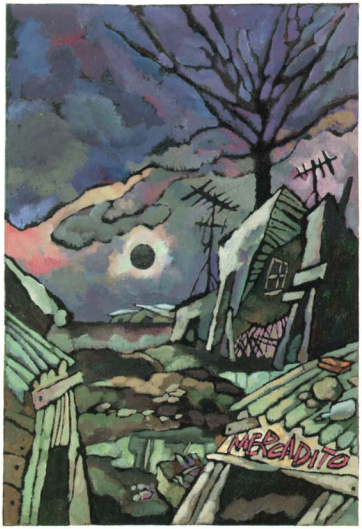


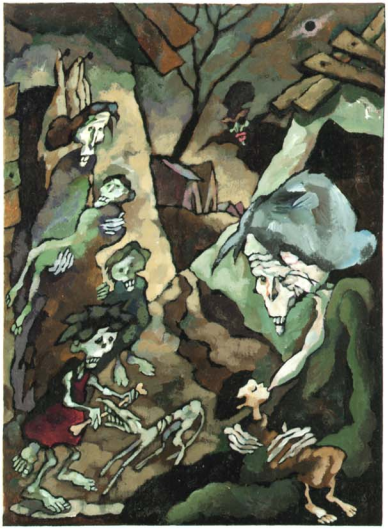
NN

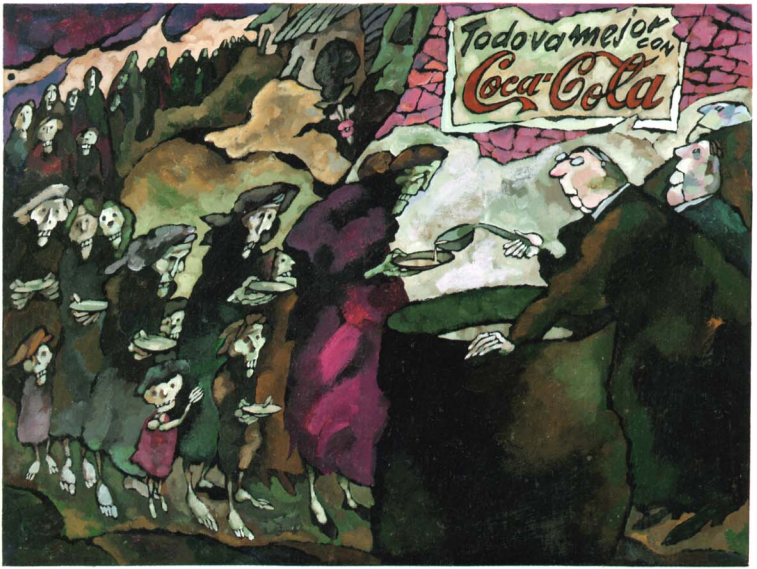
DESPERDICIOS
BOLETA
1038

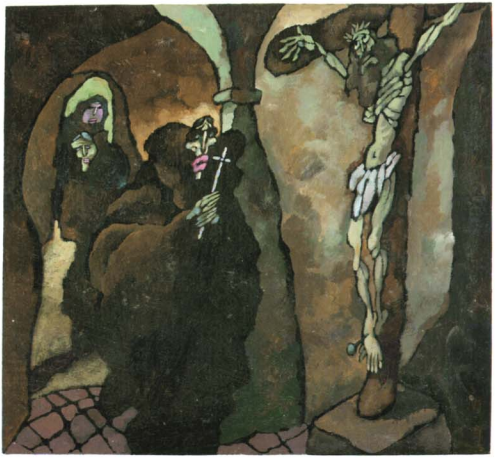
PEREGRINACION
A LUJAN
TENGAMOS
FE
SABADO


BRISCO
club


MERCADITO

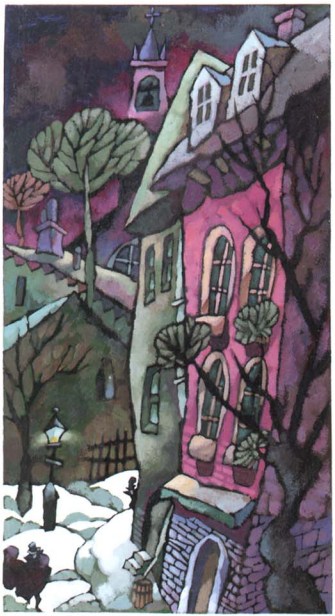


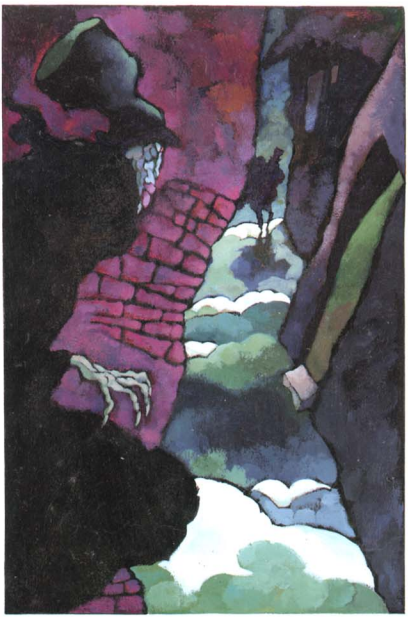

Todo va mejor con
Coca-Cola

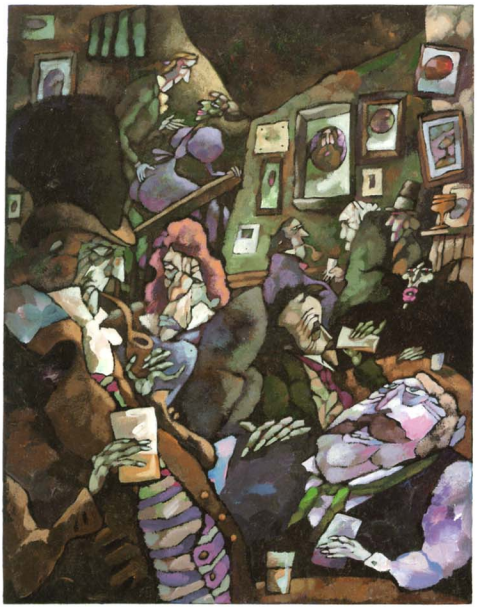


DRACULA

Poe ?... Puaf !







HIC

Alberto Breccia